

## PAPOUASIE-NOUVELLE-GUINÉE, UNE PLAGE

Hormis ses goûts, rien ne distingue particulièrement Awa des fillettes de son âge qui jouent sur cette plage sans nom particulier, bordant le Pacifique à la hauteur de l'archipel Bismark. Retirée derrière le rideau de verdure masquant partiellement l'océan, elle observe attentivement le manège du papillon virevoltant autour de la fleur. Depuis qu'Awa est en âge de se souvenir, elle a toujours été fascinée par ces fleurs magnifiques, dont elle ne connaît pas le nom, mais qu'en d'autres lieux des botanistes appellent du nom bizarre de *Paphiopedilum*: du grec *Paphia*, épithète de Vénus, et de *pedilon*, pantoufle, dont l'apparence symbolise bien la forme du labelle de cette orchidée. Awa ne connaît pas ces mots mais elle peut décrire sans difficulté la fleur dans tous ses détails. Dans son langage simple, elle pourrait expliquer qu'il y a un sabot vermeil sur le devant, entouré, à l'horizontale, de deux fines ailes blanches comme tachetées de sang et, à la verticale, deux grands pétales charnus, d'un blanc de neige et rayés de fines lignes noires.

Le papillon se pose sur la pantoufle, s'agite et repart si vite que la petite fille n'a pas le temps de voir ce qui s'est passé. Elle

s'approche davantage et caresse légèrement la fleur du bout du doigt.

«Tu es belle, dit-elle. Et je crois que ce papillon vient de t'apporter tout ce qu'il faut pour que tu aies des bébés fleurs. Je m'occuperai de tes petits. Promis!»

Awa n'a pas connaissance du signal chimique qui, entraîné par la pollinisation, est transmis à l'ovaire de la plante désormais assurée de disposer d'une quantité de pollen correspondant au nombre de ses ovules en puissance. La fécondation étant garantie, l'orchidée, comme toutes les autres plantes de sa famille, qui ne font rien pour rien, consent au développement de ses ovules. La petite fille n'est pas consciente qu'elle a devant elle le raffinement suprême dans le cycle de l'évolution du règne végétal. De toute façon, elle ne connaît pas l'évolution, et si on lui en parlait, elle demanderait certainement qui de la graine ou de la plante a vu le jour en premier. Et si c'est la graine, d'où vient-elle?

Des rires et des cris provenant de la plage la rappellent auprès de ses amies, qui courent au bord de l'eau, poursuivies par de méchants dragons imaginaires. Doucement, languissantes, les vagues viennent s'allonger sur le sable, en reflétant l'or du soleil. Plus loin, assis sur une souche, un vieux Papou, portant une immense barbe grise et frisée, fixe l'horizon et se demande, dans l'un des cinq cents dialectes en usage sur son île, ce qui peut bien se préparer de l'autre côté des eaux. Quelque chose ne va pas, il le sent au plus profond de lui.

## CEDAR FALLS, IOWA, U.S.A.

Avec un plaisir évident, John Adams se laisse tomber dans son vieux fauteuil colonial et, d'un geste qui dénote une certaine habitude, fait sauter la languette de sa canette de bière, avale une longue rasade puis, apparemment satisfait de sa bière, ou de son sort, réutilise nonchalamment son index pour activer la télécommande du poste de télévision.

La vie de John est réglée comme une feuille de papier à musique. Toujours de retour à la même heure de la coopérative agricole, où il cumule les fonctions de livreur et de magasinier, chaque soir, invariablement, il avale une même gorgée de bière et tombe pile sur le journal télévisé.

Sur l'écran défilent des images montrant successivement des techniciens en blouse blanche, s'affairant dans un silo autour de ce qui semble être un missile, puis, quelque part dans le désert du Nevada, la désintégration d'une série de missiles couchés sur le sable. Des personnalités à l'allure solennelle assistent aux opérations, et un journaliste à la voix grave commente les images :

«Comme stipulé par le traité des Bermudes, le démantèlement de l'arsenal nucléaire intercontinental, qui s'étendra sur une période de cinq ans, a débuté aujourd'hui aussi bien aux États-Unis qu'en Union soviétique, sous l'œil attentif des observateurs désignés. Les porte-parole du Kremlin et de la Maison-Blanche ont déclaré ce matin dans un communiqué commun, qu'il s'agissait là d'un pas de géant dans la longue marche de l'humanité vers sa réalisation totale.»

John Adams écrase la canette vide entre ses doigts, lâche un rot et affiche une moue légèrement perplexe, en dodelinant de la tête :

«Pas confiance dans les ruskofs», marmonne-t-il.

Tournant légèrement le cou vers la cuisine où s'affaire Gail, son épouse, il lui demande :

«Qu'est-ce que tu penses de tout ça, toi ?

— De quoi parles-tu, chéri ?

— Du démantèlement de l'arsenal nucléaire : tu ne crois pas que tôt ou tard nous aurons tourné le dos, les cocos vont remettre leurs engins en état de marche ?»

Tenant une serviette à vaisselle entre ses doigts, Gail s'avance dans le salon. Petite et fluette, elle offre un contraste avec son mari, qui la dépasse de deux têtes et affiche bien ses deux cents livres.

«Il doit certainement y avoir des commissions de contrôle», fait-elle avec confiance.

L'air perplexe, John lâche un second rot.

«Peut-être... peut-être...»

Gail se veut optimiste:

«En tout cas, c'est mieux que rien.

— J'en sais fichtrement rien: tout le temps que nous avons peur de la bombe, il n'y avait pas de conflits importants, mais à présent qu'elle n'est apparemment plus là, plus rien ne nous empêchera de nous taper sur la gueule. Te souviens-tu du grand chambardement dans les vieux pays de l'Est il n'y a pas si longtemps? Les élections en Pologne, en Hongrie, la chute du mur de Berlin et puis, lorsque tout le monde a cru à la fin du communisme, la réapparition soudaine de la vieille garde au Kremlin et le bain de sang dans lequel tout ce vent de liberté a fini. Non, je ne crois pas à la bonne volonté des Soviets.

— Les gens ne sont pas fous.

— Bah! de toute façon, comme on dit souvent, une bonne guerre diminuerait le chômage et mettrait sûrement un peu de jugeote dans la cervelle de tous ces jeunots d'aujourd'hui qui veulent tout avoir sans rien foutre.»

Gail s'inquiète pour son fils:

«Junior est en âge d'être appelé sous les armes.»

John saute sur l'occasion pour jouer son rôle de patriote conservateur, prêt à tout sacrifier sur l'autel de la libre entreprise:

«Ça ne lui ferait pas de mal d'abandonner ses musiques de dingues pour aller hacher du rouge.»

Gail Adams n'est pas de cet avis:

«Quand tu avais son âge, tes parents aussi devaient trouver qu'Elvis, les *Beatles* ou les *Rolling Stones* faisaient de la musique de dingues.

— Le *King* ou les *Beatles* faisaient de la vraie musique, répond-il têtue. Rien à voir avec cette cacophonie satanique d'aujourd'hui.»

Un voile de tristesse passe devant les yeux de Gail, qui regagne sa cuisine en silence. John, qui a repris la télécommande, saute nerveusement les postes, pour finalement s'arrêter sur la retransmission d'un match de baseball. Dans le coin cuisine, tout en essuyant les assiettes, Gail se revoit sur la pelouse du collège, assise en compagnie de John, qui lui faisait sa cour, à moitié dissimulé derrière

une boîte de *Kentucky Fried Chicken*.

«Il faut être ouvert, disait-il en brandissant un pilon de volaille. Les vieux ne comprennent rien à notre génération. Je n'ai pas du tout l'intention d'être comme eux plus tard. Crois-moi!»

Elle l'a cru.